

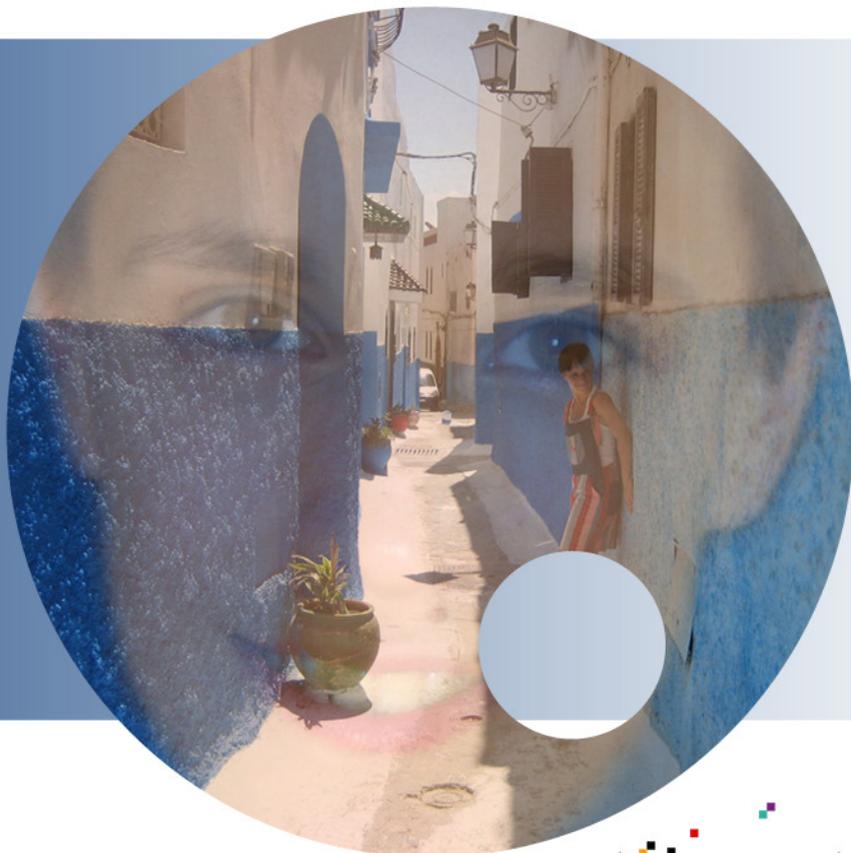
ROMAN



COLLECTION
Tropiques

Aurore

Yves Morvan



Editions

Chemins de tr@verse



sur Bouquineo.fr

Une jeune femme blonde, un bijou, un pays lointain... Autant d'indices qui mettront un groupe d'amis sur la piste d'Hanna, l'héroïne secrète et mystérieuse surgissant d'entre les souvenirs nostalgiques et bouleversés des

convives. Le temps d'une tempête de neige, dans les couleurs vibrantes de l'Ailleurs, Yves Morvan nous livre une vision tendre et tolérante des relations humaines en partage. Un beau voyage du côté de l'humain !

Dirigé par
Nathalie Vanmalle
Anne Dancer

www.bouquineo.fr

Préface de l'éditeur

Lorsque nous avons entamé la lecture d'*Aurore*, nous nous sommes immédiatement senties assaillies par le Souvenir, l'empreinte viscérale que la vie et ses méandres laissent sur notre psychisme, profondément ancrée, toujours à vif. Exaltation du don de soi, pulsations des passions, nostalgie de l'harmonie perdue, angoisse du vieillissement... tout défile dans le vertige du souvenir, frénétiquement et tendrement tour à tour.

Et puis le souvenir s'arrête, c'est le retour au présent, au huis clos où sont réunis des personnages hétéroclites prisonniers d'une tempête de neige. Mais lorsque l'anamnèse reprend, les disparités individuelles s'estompent et chacun se laisse aller à l'écoute d'un nouveau récit qui sera un lien supplémentaire entre tous.

C'est à Yves Morvan que l'on doit ce voyage fulgurant à travers les âges et les horizons, à destination de l'Aurore, lendemain d'espoir et d'humanité. Sans complaisance, l'auteur partage avec nous son amour déraisonnable de la vie et nous rappelle qu'elle n'a de sens qu'en lui laissant la bride sur le cou.

Anne Dancer et Nathalie Vanmalle

L'auteur

Yves Morvan

Plongé depuis son enfance dans un univers "autre" (le Maroc, l'Inde, l'Île de la Réunion...), mais parisien depuis près de dix ans, Yves Morvan a envie, souvent, de s'immerger dans des mondes plus doux. Alors il laisse aller son imagination, ses souvenirs, ses rêves. Le résultat conduit parfois à des écrits : phrases multicolores s'envolant vers des mondes recréés.

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Toute diffusion du contenu de cet ouvrage, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2010

Isbn Pdf : 978-2-313-00082-3

Isbn Epub : 978-2-313-00083-0

Dépôt légal : Septembre 2010

Édition de septembre 2010 (première édition)

Éditions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Sénard – 75009 PARIS

Photo de couverture : © Ennas Evy - Photomontage : Anne Dancer

Conception de la couverture : Anne Dancer, à partir de la charte graphique de Claire Sidoli

YVES MORVAN

Aurore

ROMAN

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

*Merci à mon ami et maître Michel Brès, pour l'étincelle de
départ.*

TABLE DES MATIÈRES

<i>PROLOGUE</i>	11
<i>PREMIER JOUR : LA TEMPÊTE</i>	29
<i>PREMIER RÉCIT DE JACQUES : LA MOUSSON</i>	45
<i>PREMIER RÉCIT DE MATHIAS : SAMIRA</i>	66
<i>PREMIER RÉCIT DE VALENTIN : TÉLIFERT</i>	74
<i>DEUXIÈME JOUR : HANNA</i>	104
<i>PREMIER RÉCIT DE NOEMIE : LA CHUTE</i>	113
<i>SECOND RÉCIT DE MATHIAS : LA MUSIQUE DES MOTS</i>	150
<i>DEUXIÈME RÉCIT DE JACQUES : LE GOUROU</i>	159
<i>FEUILLETS D'HANNA : MISÈRE</i>	181
<i>SECOND RÉCIT DE VALENTIN : RACHID</i>	197
<i>SECOND RÉCIT DE LARA : LE LUTIN</i>	222
<i>SECOND RÉCIT DE NOEMIE : LA FOURNAISE</i>	233
<i>TROISIÈME JOUR : AUREORE</i>	259
<i>DERNIER RÉCIT DE JACQUES : KODAIKANAL</i>	265
<i>ÉPILOGUE</i>	316

PROLOGUE

L'enfant court dans la nuit de pleine lune. Ses pieds endurcis ne sentent pas les angles acérés des pierres du chemin. Elle gravit, le menton tendu en avant, la pente qui la conduit à l'angle du grand bâtiment de pierre. Elle ne se retourne pas quand survient le bruit sourd dans l'ombre, derrière elle, du côté de la porte massive qu'elle avait poussée pour s'enfuir. Elle ne l'a pas même entendu, sans doute. Sous la lumière de l'astre nocturne, éclatant de sa ronde blancheur, les monts de l'Espinousse, au loin, lui font signe. Elle va vers eux.

Pour cela, elle doit passer entre les deux corps de ferme qui l'enserrent encore, menaçants. Ses pieds nus n'hésitent pas, elle ne trébuche pas sur le sol inégal. Elle dépasse sur sa gauche le hangar où sont entreposés des réfrigérateurs hors d'usage... C'était leur territoire, avec Charlie, il n'y a pas si

longtemps encore. Elle ne s'y arrêtera pas cette nuit. Elle doit s'éloigner, courir, courir, et se cacher, et s'enfuir... De ses yeux grands ouverts, encore terrorisés, coulent sans discontinuer des larmes qu'elle récupère de la langue, machinalement.

Dans ces grandes armoires blanches, elle avait joué avec le corps de Charlie comme il avait, hésitant, touché le sien... C'était il y a seulement trois ans. Elle en avait alors onze.

Elle a bifurqué vers la droite, et reconnaît l'ombre des bergeries.

Il l'a repérée. Sous la pâle lumière, il suit ses petites fesses blanches, fermes, sautillant au gré de ses bonds de cabri.

Elle se mord les lèvres de terreur. Lorsqu'elle a tendu l'oreille, elle a entendu un bruit derrière elle, alors que la nature est morte à cette heure. Chèvres et brebis se reposent. Contre les bâtiments, elle aperçoit les voitures... La vieille Ami 6 de la communauté, et puis la voiture rouge rutilante du garagiste, au milieu du chemin, bloquant le passage. Elle se retourne violemment, mais ne voit personne. Elle n'est pas essoufflée encore, elle a l'habitude de courir dans les prés avec Charlie. Elle va droit devant elle, suit le chemin empierré, regarde au loin les monts qui la dominent.

Il se dit qu'elle a tort d'avoir peur. Il est fasciné par son petit corps gracile qui suit maintenant le chemin, s'éloignant du village. Elle n'a sans doute pas conscience d'être nue. Ses petits seins tressautent à chaque pas, rythmant sa course. Elle les a emprisonnés de ses mains, mais de temps en temps elle se sert de ses bras pour rétablir son équilibre – car elle court maintenant dans l'herbe noire, dans les prairies où, le jour, broutent les bêtes – et ils reprennent leur liberté.

Elle ne veut plus de ce corps qui la gêne. Elle aimerait redevenir petite fille, pouvoir se jeter dans les bras de son père. Mais depuis le jour du pré, elle n'a plus eu d'élan vers lui. Souvent elle caresse les animaux, se réchauffe à leur contact, quand elle a besoin d'affection. Sa mère est trop occupée par la confection des fromages pour avoir du temps à lui consacrer. Et elle sent le lait caillé et la chèvre. Elle n'est plus disponible comme avant, à Paris, quand elle était institutrice, dans la même école que son père. Maintenant qu'ils sont venus élever des chèvres dans le sud, elle ne reconnaît plus ses parents. Et puis elle n'aime pas ce grand dortoir où ils passent les nuits tous ensemble, les trois familles.

Elle arrive à la route et prend la direction de Saint Pons. Elle court moins vite, maintenant. Elle n'a plus rien entendu depuis un moment. Elle se calme, tente de retrouver ses esprits.

Il s'est tordu la cheville. Déchaussé, il se masse, assis sur le bord du chemin. Il va devoir cesser la poursuite. Oh ! il la rejoindra bien à un moment où à un autre... Il se sent si bien, après ce qu'il vient de faire... Il en avait envie depuis un moment. Ça l'a soulagé. Que craint-elle donc, maintenant ? Il ne lui veut que du bien.

Elle a pris conscience qu'elle était nue. Mais elle a continué à avancer sur la route. Elle a d'abord mis la main sur son sexe, et a entouré sa poitrine adolescente de son bras. Et puis elle a pensé qu'il faisait nuit et que de toute façon personne ne pouvait la voir, pour l'instant, et elle a laissé son corps libre.

Comme elle est essoufflée, elle se met à marcher. Elle a moins peur. Bientôt, elle atteindra des maisons. Ça fait presque un quart d'heure qu'elle court. Elle prend le temps de respirer.

Soudain, elle revoit le visage hideux de l'homme sur elle, alors elle se remet à hurler, et puis à courir et à pleurer.

Quand elle entend la sirène de l'ambulance, dans la nuit, et qu'elle voit au loin la lumière bleue qui clignote, elle a le mauvais réflexe, elle se jette dans le fossé pour cacher sa nudité ; au lieu de faire signe, au lieu d'être sauvée, elle s'est perdue. Quand elle le réalise, l'ambulance est partie, hurlante... Alors elle se relève et cours derrière elle, en sens inverse, s'époumonant, haletante, épuisée.

Non, la cheville n'était pas foulée. Il va pouvoir reprendre sa course. Il arrive à son tour à la route goudronnée. Par où sera-t-elle allée ? Il hésite. Vers Saint Pons ? Non, il ne croit pas. Elle va fatalement aller de l'autre côté, dans l'ancre... Ce serait tellement bien de l'y surprendre... Il prend à droite. Il suit son intuition...

Elle avait remarqué que sa mère s'était parfumée, ce soir. Ça ne lui était plus arrivé depuis des années. Pourquoi ce détail lui revient-il maintenant ?

Elle s'est arrêtée et s'est assise sur le talus, au bord de la route. Elle ne veut plus aller toute nue réveiller des inconnus. Et pas non plus au village. Lorsqu'elle avait six ans, à son arrivée ici, elle avait senti l'hostilité des habitants. Elle regrettait Paris et ses copines de la rue Daguerre. Et puis petit à petit, elle s'était habituée à cette vie plus lente, au contact avec la nature et les animaux plutôt qu'avec les gens. Elle avait aimé vivre avec deux autres familles, il y avait toujours quelqu'un pour jouer. Ensemble, les enfants avaient un jour découvert l'immense grotte...

Mais bien sûr, c'est là qu'elle va aller ! Pourquoi n'y a-t-elle pas pensé plus tôt ?

Il a passé sans trop de difficulté le ruisseau qui serpente entre les deux collines. Il est sûr, de la trouver là-haut. Ses

dents blanches luisent dans la nuit lunaire. Il va s'occuper d'elle.

Elle marche presque calmement, maintenant. Elle n'a rien entendu de menaçant autour d'elle depuis plusieurs minutes. Il a dû abandonner la poursuite. Elle est sereine depuis qu'elle sait où elle va finir la nuit. Demain matin, Charlie pensera à venir la chercher là-haut. Elle se sent beaucoup mieux.

Elle s'arrête un peu. Repasse dans sa tête les derniers événements.

Pourquoi ses parents ont-ils toujours des problèmes d'argent ? Depuis qu'elle est arrivée ici, elle a l'impression qu'ils manquent de tout. Sur les marchés de la région, elle accompagne souvent les adultes lorsqu'ils prennent l'Ami 6 pour vendre leurs fromages ou leurs objets d'artisanat qu'ils fabriquent eux-mêmes. Elle préfère aller sur les places publiques et parler avec les gens que rester toute la journée dans l'atelier à tresser, broder, graver... Les clients sont gentils, lui font des sourires...

Elle n'a pas aimé le sourire que Serge, le garagiste, faisait à sa mère, après le dîner.

Elle vient de vomir dans le talus.

Il grimpe la pente rocheuse. Il s'est déjà plusieurs fois éraflé sur des branches d'arbre pointues ou sur des rochers saillants. Il a encore du sang sur les mains. Toujours son

sourire vainqueur aux lèvres. Il s'arrête pour souffler un peu et s'assied sur une grosse pierre plate. Il ne voit plus la lune. Il en est caché par un grand cerisier qui lui fait de l'ombre. Il est presque invisible, maintenant.

Elle a bifurqué vers la colline. Elle a encore quelques centaines de mètres à parcourir avant d'atteindre le ruisseau.

C'est dans ce champ, derrière une meule de foin, qu'elle avait surpris son père avec Marlène, la fille de leurs compagnons. Marlène n'avait que quinze ans et c'était son amie. Son père et elle étaient tout nus, ils faisaient l'amour. Elle avait enfoui son visage dans ses cheveux blonds pour qu'ils ne la voient pas. Elle avait eu terriblement honte. Elle était partie en courant. Ensuite, avec le temps, elle s'était habituée à cette idée et avait repris avec son père des relations normales. Mais elle n'avait jamais pu retourner dans ses bras.

Elle est arrivée au ruisseau qu'elle doit passer. Elle a le réflexe de remonter son jean avant de pénétrer dans l'eau. Elle passe sa main sur ses cuisses nues. Le souvenir des paumes rugueuses sur sa peau remonte d'un coup et elle se met à trembler. Non, non, elle repousse encore le poids de l'homme ignoble, poilu et indécent. Elle se mord les lèvres pour ne pas crier. Elle a besoin de se laver... Elle se laisse glisser dans l'eau glacée qui la calme. L'affreux faciès du garagiste moustachu s'efface lentement. Elle parvient à

remplacer son image par d'autres qui l'apaisent, Charlie, son ami, Joe, le cheval qu'elle retrouve toutes les semaines... Elle est bien, dans l'eau froide qui caresse son corps meurtri.

Lorsque la voiture était encore une fois tombée en panne, et que le spécialiste avait annoncé le montant des réparations, cela avait été comme une douche glacée sur la petite communauté. Impossible de payer, et sans véhicule pour aller sur les marchés, plus de ressources. Les plus mous avaient affirmé que ce n'était pas grave, que tout s'arrange toujours, qu'il suffisait d'attendre. Sa mère s'était énervée, menaçant de partir, accusant les hommes d'être des incapables, sans volonté. Il fallait agir, faire quelque chose, n'importe quoi. Petite et menue, avec ses seins fatigués pendant sous son débardeur, elle lui faisait de la peine. Son père avait tenté de la calmer sans succès. Elle l'avait rabroué :

– Oh toi, de toute façon, tant que tu as tes gamines... Je te méprise...

Ainsi, elle savait.

Son père n'avait pas réagi. Les autres non plus.

Elle avait décidé d'inviter le garagiste, de lui expliquer la situation. Le soir, il était venu avec sa voiture rouge pétaradante. Ce n'était pas la première fois qu'il venait à la ferme. Il regardait toujours les deux filles avec un air entendu. Il leur répugnait, avec ses ongles noirs, son odeur d'essence et son mégot à la bouche...

Il est toujours sous son arbre, goûtant la fraîcheur de la nuit. Il lui semble que sa cheville est légèrement enflée. Il reprend des forces. Il a cueilli quelques cerises et ses lèvres sont rouge sang.

Elle secoue la tête, comme on s'ébroue pour sortir d'un mauvais rêve, puis se lève. Elle a froid, soudain. Elle se met à grimper à flanc de colline. Vers le grand cerisier majestueux, tout là-haut.

Combien de kilos de cerises a-t-elle pu dévorer sous cet arbre ! Avec Charlie, Marlène et les autres, ils y faisaient toujours une halte en montant à leur repère, pendant la saison. Charlie n'avait jamais su apprendre à lire, mais il était d'une adresse étonnante. Il grimpait tout en haut comme un chat et envoyait à ses amis des poignées de fruits rouges. Il était fier, alors. Pour une fois, on l'admirait. Elle aussi était fière de lui. Elle l'aimait bien, malgré son retard.

Hier soir, ou tout à l'heure, plutôt, ni lui ni Marlène n'avaient rien dit quand ils avaient vu comment tournait la soirée. Le vin coulait à flot. Serge avait-il apporté des bouteilles ou bien quelqu'un de la ferme avait-il décidé de faire un extra ? La fumée envahissait la grande pièce. Par l'escalier de pierre, elle allait bientôt envahir les combles où ils devraient tout à l'heure se coucher, séparés par les rideaux, provisoires depuis leur arrivée, mais jamais remplacés par des murs... Faute d'argent. Elle n'aimait pas

entendre les bruits, la nuit. Souvent, en été, les enfants préféraient aller dormir à la belle étoile. Ils regardaient le ciel avant de se laisser aller à leur sommeil et ils étaient bien. Charlie se mettait toujours contre elle.

Cette nuit, le ciel était clair, mais la pleine lune masquait par sa clarté de nombreuses étoiles.

Lui aussi regarde la lune. Il est fasciné par sa parfaite rondeur. Il s'est allongé sur le sol et a failli s'endormir. Il se reprend, décide de repartir vers son but ultime. Son ombre se détache nettement sur le sol lorsqu'il se remet en marche.

Elle va bientôt atteindre le grand arbre. Il lui a semblé voir bouger quelque chose, mais non, ce n'est que le vent qui remue des broussailles. Ce même vent court sur sa peau mouillée, lui donne la chair de poule. Elle se demande si elle a raison d'aller vers la grotte. Et s'il la connaissait ? Il a sans doute passé son enfance sur ces collines, lui aussi. Elle a peine à l'imaginer enfant... Ce monstre qui a profité de la situation, de son pouvoir sur ces « étrangers »... Ah, ils allaient la payer leur présence dans le pays... Ils veulent pouvoir vendre leurs produits chez les péquenots, les parisiens ? Et bien il va les faire banquer pour la réparation de leur caisse pourrie ! Et il se paiera sur la bête, s'il le faut !

La nausée la reprend en imaginant les pensées répugnantes de celui que ses parents appelaient Serge, mais qu'elle ne parvenait pas à nommer dans sa tête. Lorsqu'elle